

Jackson Eshbaugh  
FREN 327  
Dr. Maria Hernandez  
Le 13 décembre 2024

### Artistes Autobiographiques du Moyen-Orient : Marjane Satrapi et Zeina Abirached

Le dessin, comme la parole possède un pouvoir immense. Marjane Satrapi et Zeina Abirached en ont fait la preuve dans leurs autobiographiques graphiques. Elles utilisent le dessin plus que la parole pour raconter leurs histoires, et ça donne un pouvoir important aux leurs œuvres. Quand on analyse *Persepolis* et *Le jeu des hirondelles : mourir, partir, revenir*, on trouve des histoires uniques, mais emmêlés dans le contexte où ils déroulent. En comparant ces deux bandes-dessins, on peut observer des similitudes dans leur approche narrative, ce qui soulève la question d'une éventuelle influence de Marjane Satrapi sur Zeina Abirached.

Née en 1969 à Rasht, Marjane Satrapi a grandi à la capitale d'Iran, Tehrān (Luebering). Sa famille vivait une vie « très occidentale, » et ça a attiré l'attention des autorités iraniens. Quand elle avait dix ans, Iran a passé une révolution maintenant connue comme « la révolution islamique d'Iran. » Le « roi » (*shah*) d'Iran a atteint sa position avec aide du CIA des États-Unis et MI-6 du Royaume-Uni. Parce qu'il a été placé dans sa position avec l'aide de l'Ouest, le peuple d'Iran a renversé le shah et remplacé lui avec un nouveau gouvernement, une qui consiste d'un parlement et un chef suprême appelé *l'ayatollah*. L'ayatollah est vu comme un prophète d'Allah, donc ce qu'il dit est comme loi. Certains des premiers actes de ce nouveau gouvernement ont imposé des règles d'Islam sur le pays, et ces lois impactaient principalement les femmes. C'est dans ce contexte que Marjane Satrapi a écrit les premiers pages de *Persepolis*.

Satrapi a intitulé la première partie de son roman « le foulard. » Dedans, elle parle de la vie avant et après la révolution islamique. « Ça, c'est moi quand j'avais dix ans. C'était en 1980 » (Satrapi 1). Elle accompagne ces mots ouvrant avec un dessin simple, d'elle-même, portant le foulard—et une moue. Elle parle de sa classe, et l'uniformité des élèves est frappant : tout le monde port les mêmes vêtements. Elle raconte de sa vie avant la révolution. Elle dit qu'elle a été « dans une école française et laïque, où nous étions garçons et filles » (Satrapi 2). Sous ces mots est un dessin très différent : une classe des élèves divers. Quand on fait la comparaison entre ces deux images—et c'est clair que Satrapi veut que le lecteur faire la comparaison—on voit deux mondes différents, comme noir et blanc, jour et nuit. Effectivement, c'était un changement d'un instant ; Satrapi utilise des mots comme « soudain » pour décrire le temps des effets de la révolution islamique. Les vies de la population d'Iran ont changé, comme ça—et Satrapi et ses camarades de classe se sont « retrouvés voilés et séparés de [leurs] copains » (Satrapi 2). On voit un dessin d'un chef—peut-être l'ayatollah—qui sépare les élèves. Dans ces premiers deux pages, on trouve beaucoup de contexte de la révolution islamique et comment elle a affecté les vies de Satrapi et ses amis.

Il y a un pouvoir immense que le dessin possède : c'est vrai qu'une image vaut mille mots. Satrapi transmet plus d'émotion avec ces deux pages que on peut transmet avec juste la prose. On voit dans ces dessins sa jeunesse, son innocence, les changements soudains dans le pays, et plus. Le choix de cette matière est délibéré. À la fin du deuxième volume, on voit une scène sombre qui est une autre démonstration de le pouvoir de cette matière. Satrapi part d'Iran pour éviter le conflit—mais ses parents

restent. Dans la vignette finale, on voit une image triste : une mère qui s'évanouit de tristesse. Satrapi a retournée pour voir ses parents une dernière fois, » mais en voir son mère inconsciente, elle remarque : « j'aurais mieux fait de m'en aller » (Satrapi). Plus frappant que toutes les descriptions de cette scène est l'image elle-même. C'est peut-être pour cette raison que Satrapi a choisi de partager l'histoire de sa vie avec le dessin.

Une autre autrice-illustratrice du Moyen-Orient, Zeina Abirached est née en 1981 à Beyrouth, capitale de Liban. D'après sa déclaration de l'artiste, elle met au point « les dimensions du temps et espace, d'histoire et géographie, et du mémoire et autobiographie » (Abirached, "Artist's Statement."). Elle écrit des romans graphiques comme Marjane Satrapi, mais pas aussi longue que *Persepolis*. Sa mémoire entière, donc, est la combinaison de tous ses œuvres sur sa vie en Beyrouth. Sa naissance a eu lieu pendant une période tumultueuse au Liban : la guerre civile libanaise. Beyrouth a été divisée en deux parties : Beyrouth d'Ouest, qui était islamique, et Beyrouth d'Est, qui était chrétien (Ochsenwald and Kingston). Comme on peut imaginer, la vie dans une ville divisée était très difficile—et Abirached explore ça dans son roman graphique, *Le jeu des hirondelles : mourir, partir, revenir*.

Inspirée par un rapport des nouvelles de 1984 avec sa grand-mère, Abirached a écrit ce roman (Abirached, "Artist's Statement."). Un peu différent que *Persepolis*, toute l'action dans l'histoire déroule pendant une journée, dans une pièce (le foyer), d'un appartement sur le premier étage de 38 rue Youssef Semaani. Ce bâtiment n'avait pas un abri, donc ils ont utilisé le foyer, la pièce le plus sûr car c'était la pièce le moins exposé—

il n'y a aucune fenêtre. De plus, le premier étage est la plus sûr dans ce bâtiment, donc tous les voisins viennent là aussi pendant le pilonnage. La division de la ville joue un rôle énorme dans l'histoire—en fait, ça fait l'histoire. Abirached et son frère attendent pour l'arrivée de leurs parents, mais le pilonnage commence alors qu'ils rentrent.

Sur deux pages, Abirached montre la route entre chez ses grands-parents et chez lui. À gauche, on voit la distance—juste quelques rues—mais, il faut éviter un franc-tireur. C'est facile à voir l'impact que la guerre civile a eu sur Abirached. Elle a dû éviter un franc-tireur pour visiter ses grands-parents. À droite, on voit la route il faut suivre pour passer le franc-tireur. « Pour traverser les quelques rues qui nous séparaient, » Abirached comment, « il fallait respecter une chorographie complexe et périlleuse » (Abirached, *Le jeu des hirondelles* 15). Comme *Persepolis*, *Le jeu des hirondelles* exploite le dessin pour transmis plus que les mots seuls peuvent. Avec l'histoire, on voit l'état devisé de Beyrouth, l'innocence d'Abirached et son frère, l'inquiétude des voisins, et plus.

Considère deux pages près de la fin du roman, quand la grand-mère d'Abirached appelle chez Abirached. Un voisin, Anhala, répond au téléphone. Ses expressions faciales deviennent choquées quand elle apprend que les parents de Abirached sont partis il y a une heure. « Vous en êtes sûre, Madame Annie ? » elle répond (Abirached, *Le jeu des hirondelles* 140). Anhala console Abirached et son frère et partage la situation avec les autres : « Sami et Nour sont partis de chez Madame Annie il y a déjà une heure »

(Abirached, *Le jeu des hirondelles* 141). On peut sentir l'inquiétude et la tension dans la pièce, et on peut voire l'innocence de Abirached et son frère.

Donc, dans ces deux romans graphiques, la matière du dessin est exploitée pour transmis beaucoup plus d'une histoire : émotion, contexte, et plus. Mais, ces deux œuvres sont plus similaires qu'ils sont différents. C'est vrai que *Persepolis* dit une mémoire entière, et l'histoire déroule pendant quelques années ; c'est aussi vrai que *Le jeu des hirondelles* est juste une partie d'une mémoire, qui déroule pendant une journée. Cependant, les similarités sont frappantes : les deux œuvres sont romans graphiques, avec une audience des jeunes, qui porte des styles d'art et des histoires similaires. Tous les deux ont dessins dans juste noir et blanc—un choix délibère, peut-être choisi en réfléchissant sur les conflits que les autrices ont vécu. Les histoires aussi sont très comparables : Satrapi et Abirached ont vécu des guerres, et la jeunesse est central à les deux romans—peut-être c'est cette raison que les romans étaient ciblés aux jeunes. Mais, il y a une autre comparaison qui amène à une hypothèse intéressante : les dates de sortie. *Persepolis* était publié en 2003 et *Le jeu des hirondelles* était publié en 2007. Dans les 4 années entre le sorti de *Persepolis* et le sorti de *Le jeu des hirondelles*, peut-être Abirached a été influencé par les œuvres de Satrapi. Cette hypothèse expliquerait les similarités entre les deux œuvres.

En conclusion, les œuvres *Persepolis* de Marjane Satrapi et *Le jeu des hirondelles* : *mourir, partir, revenir* de Zeina Abirached sont deux œuvres uniques mais emmêlées à cause de leurs similitudes. En utilisant le dessin comme une langage

universel, elles transmettent des émotions complexes avec leurs histoires. C'est vrai qu'une image vaut mille mots—Satrapi et Abirached sont des exemples de ce principe, démontrant que le dessin peut être un outil puissant pour transmettre des émotions complexes et des idées universelles, transcendant les barrières linguistiques et culturelles.

## Bibliographie

Abirached, Zeina. "Artist's Statement." *European Comic Art*, vol. 8, no. 1, Mar. 2015, pp.

69–86. Art & Architecture Complete, *EBSCOhost*,

<https://doi.org/10.3167/eca.2015.080106>.

---. *Le jeu des hirondelles: mourir, partir, revenir*. Points, 2017.

Luebering, J. E. "Marjane Satrapi." *Encyclopædia Britannica*, 14 May 2024,

<https://www.britannica.com/biography/Marjane-Satrapi>.

Ochsenwald, William L., and Paul Kingston. *Lebanese Civil War | History, &*

*Significance*. 8 Sept. 2023, [https://www.britannica.com/event/Lebanese-Civil-](https://www.britannica.com/event/Lebanese-Civil-War)

[War](https://www.britannica.com/event/Lebanese-Civil-War).

Satrapi, Marjane. *Persepolis*. l'Association, 2007.